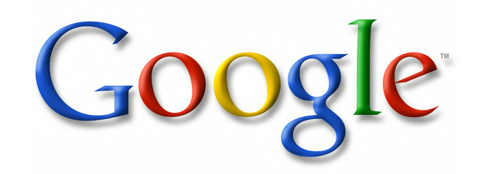
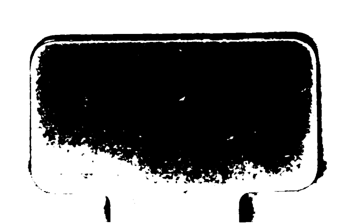


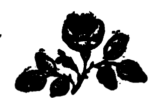



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



LETTRE
SUR
LA FOLLE JOURNÉE,
OU
LE MARIAGE
DE FIGARO,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,
DE M. DE BEAUMARCHAIS.

Il faut siffler toute Pièce qui réussit.
VOLTAIRE, Écossaise, A. I. Sc. 3.



A SEVILLE,
ET PAR-TOUT.

M. DCC. LXXXIV.

jusqu'à ce jour n'a pu le faire oublier; si les Bramés & Coriolan ne peuvent encore l'emporter sur Zaïre, comment un Recueil d'Epigrammes en prose, assez adroitement adapté à un Roman moitié moral & moitié leste, mis en action, pourroit-il faire la fortune des imitateurs de sa singularité? Cet Ouvrage, vraiment extraordinaire par sa conduite, son intrigue & son dénouement, doit être regardé comme le seul qu'il soit possible d'inventer en ce genre, & de telle manière qu'on essayât de le parodier, ou de s'y modeler, on n'y ressembleroit jamais que par les défectuosités : d'ailleurs, on assure qu'en y travaillant, son Auteur répétoit à ses Amis ce vers du fameux Satyrique :

La colère suffit, & vaut un Apollon.

Aussi n'a-t-il pas manqué d'y prodiguer les sarcasmes aux gens de Pratique, dont il prétend, dit-on, avoir payé les suffrages un peu cher, lors de ses contestations sur lesquelles il a dressé des Mémoires au moins aussi plaisans que ses Œuvres Dramatiques. Comme vous ne connoissez encore la *Journée folle*, & vraiment bien nommée, Pièce connue & reçue au Théâtre depuis plusieurs années, sous le nom de *Mariage de Figaro*, que par ce qu'en ont dit les Ecrits périodiques, je vais vous en tracer l'esquisse, autant que ma mé-

moire peut me la rappeller, après l'avoir étudié pendant cinq représentations assez tumultueuses; mais où cependant les murmures de la cabale ont presque toujours été anéantis & étouffés par les battemens de mains & les bravo.

La Scène se passe au Château d'Aguas Frescas; c'est comme qui diroit en François, de l'eau froide; à trois lieues de Séville, où le Comte Almaviva, que vous connoissez par le Barbier de ce nom, possède un hôtel. Au lever de la toile, on voit ce Figaro, plus âgé de trois ans, & devenu le Majordome de son Excellence, conversant familièrement avec Susanne, qu'il doit épouser le même jour. Cette Susanne est la nièce du Jardinier qu'on appelle Antonio, & la première Cameriste ou Femme-de-Chambre de la Comtesse, ci-devant nommée Rosine, mais femme depuis trois ans de son cher Almaviva, qui ne conserve pour elle qu'une jalouse inquiétude, & promène son inconstante ardeur du Village au Château : épris ardemment de Susanne, de laquelle il voudroit racheter en secret le droit du Seigneur, qu'il a authentiquement abjuré lors de son mariage. On ne sait trop si l'on doit regarder comme le héros de la pièce ce Seigneur violent & impérieux, ou le Valet subtil & rusé dont il est perpétuellement la dupe; l'un & l'autre existent sans doute dans

plus d'une ſociété, car une des moindres inconſéquences de notre ſiècle, prétendu philoſophique, eſt de favoriſer les hommes les moins dignes de conſidération, tout en faiſant l'éloge des vertus de leurs concurrens : cependant il eſt ſingulier que le Roi d'Eſpagne ait choiſi pour ſon Ambaſſadeur en Angleterre, un homme qui préfère à la Cour, le lieu de ſa réſidence, où prêt à jetter chaque jour un nouveau mouchoir, il s'amuſe en Monarque Oriental & qui, ſous ombre de juſtice, ne cherche qu'à tourmenter quiconque lui paroît déranger en quoique ce ſoit ſes intrigues licentieuſes. Un ſemblable caractère, dont les défauts aviliſſans ne ſont compenſés en aucune manière, & dans lequel on ne trouve nulle bonne qualité, peut-il jamais ſervir de modèle à quelque perſonne que ce ſoit, qui voudroit à la fois intéreſſer & inſtruire ?

Revenons au plan de cette Pièce, où Suſanne, par ſes plaiſanteries, apprend à Figaro que tout fin qu'il eſt, on peut le ſurpaſſer en adreſſe ; & qu'elle met au fait d'une partie des projets du Comte, dont il l'aſſure qu'elle n'a rien à redouter ; il ſort, en lui promettant de préparer ſes contre-batteries à cet effet : auſſi-tôt on voit entrer Marcelline, la vieille Gouvernante que Figaro avoit autrefois ſaigné du pied, avec le Docteur Bartholo ſon ancien Maître, à qui le Barbier doit

toujours les cent écus qu'il a, dit-il, ſur le cœur, autant que le tour qu'il lui joua en lui enlevant Roſine, pour laquelle on a été le chercher à Séville, parce qu'elle eſt incommodée, Dieu merci. Marcelline n'accompagne le Médecin, que parce qu'il lui a promis de plaider pour elle contre Figaro, dont elle eſt créancière, & qu'en vertu d'une promeſſe qu'il lui a faite, elle veut épouſer : inſtruite que Suſanne eſt ſa future, elle lui décoche des ſarcaſmes, qu'on pourroit regarder comme des injures, ſi ce n'étoit que les deux rivales ſe bornent à cela; ſéparées plutôt qu'appaiſées par le Docteur qui emmène la duègne, Suſanne veut réfléchir un inſtant ſur ſa poſition, entre un amant qu'elle chérit & une envieuſe qui prétend le lui enlever : tout-à-coup, un petit mauvais ſujet, parlant d'amour à toute la nature, aux vents, aux arbres, &c. le fémillant Chérubin, effronté comme un Page, & dont le rôle l'eſt dans la plus grande énergie du mot, quoique joué avec une décence ſingulière; cet enfant, de quinze à ſeize ans, vient lutiner Suſanne, lui arrache des mains un ſerre-tête de la Comteſſe ſa marraine, & veut faire d'autres eſpiégleries; mais au bruit que fait en entrant le Comte, le Page ſe cache derrière un grand fauteuil, ſur lequel Suſanne a jetté quelques hardes; alors le Seigneur ſe croyant

seul avec la Soubrette, lui tient des discours qui l'embarrassent fort, & qu'interrompent des voix qu'on entend au loin demander Monseigneur: pour échapper aux importuns, il dit à Susanne de le cacher, &, faute de mieux, se place derrière le fauteuil, pendant que le Page saute dedans, en se couvrant des hardes qui sont dessus ; cependant arrive Basile, qui trouvant Susanne émue, la plaisante sur son union avec Figaro & sur les assiduités de Chérubin; elle se fâche, le Comte en se montrant impose silence à Basile au sujet de Susanne; à l'égard du Page, il raconte l'avoir trouvé la veille, caché par un rideau, à-peu-près, dit-il, en finissant son récit, comme sous..... Il lève alors les hardes, voit le Page, l'arrache du fauteuil & l'apostrophe en ces termes : *c'est donc une couleuvre que ce petit serpent là?* Cette expression, à laquelle je m'arrête, parce que je n'y vois qu'une redondance, me paroît d'ailleurs aussi peu noble que le procédé du Comte, en se cachant derrière un fauteuil, dans un appartement du Château dont il est Seigneur; ce que les Critiques ont estimé plus répréhensible & moins vraisemblable, que d'avoir contrefait le cavalier yvre : à la fin de la scène, surviennent la Comtesse & les Filles du Village, conduites par Figaro ; elles entrent au moment où le Comte menace son Page; Fanchette,

l'une des plus jeunes, demande sa grace à son Excellence, pour le prix du baiser qu'il lui a ravi dans un bosquet la veille; la Comtesse témoigne s'y intéresser aussi : le Comte lui pardonne, & le nomme Capitaine dans son Régiment, dont on ignore le nom & la création, en lui ordonnant expressément de partir sur le champ pour Séville; il emmène ensuite la Comtesse. Basile, le Page & Figaro, restent à concerter l'exécution d'une fête qu'on doit donner le soir au Château. Chérubin est désespéré de ne pouvoir s'y trouver; mais Figaro le rassure & lui promet de lui fournir les moyens de se cacher à tous les yeux; sur cette assurance, il sort plein d'allégresse; cependant Figaro dit à Basile, en parlant de Fanchette & du jeune homme : *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...... elle s'emplit*, interrompt Basile. *S'emplit*, reprend Figaro? *Oui, s'emplit*, répète Basile. *Pas si bête, parbleu, pas si bête*, lui dit Figaro. Ces proverbes ainsi variés, terminent le premier Acte de cette Pièce, en rappellant le genre de celle qui l'a précédée. Je ne vous parlerai ni de leur trivialité, ni de ce que leur sens sous-entendu présente à l'imagination; je vous marquerai seulement ma surprise, qu'un homme à talent ait crû n'être pas inepte après les avoir imaginé. Etoit-ce donc là le cas de dire avec Sosie:

Mais où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?

Au second Acte, le Théâtre change & représente la chambre à coucher du Comte & de la Comtesse, dont le lit est au fond entouré d'une balustrade, à côté de laquelle est une fenêtre fermée qui donne sur le jardin & dont la vue est censée s'étendre au loin dans la campagne ; auprès de l'estrade est la porte de la chambre des femmes de la Comtesse, à droite en avant celle de son cabinet de toilette & à gauche celle de l'antichambre. La Comtesse entre avec Susanne & se plaint à elle de l'indifférence du Comte depuis qu'ils sont époux ; Susanne, comme de raison, cherche à la consoler ; cependant on entend quelqu'un à la porte de l'antichambre & la jeune Cameriste s'empresse d'ouvrir en s'écriant de joie : ah, c'est mon Figaro ; il entre, salue la Comtesse, lui parle de la chasse pour laquelle le Comte va partir ; Susanne court ouvrir la fenêtre & dit le voir passer avec tout son équipage ; la Comtesse fait part au Barbier des mécontentemens que lui donne son époux, il lui conseille de réveiller sa tendresse par un peu de jalousie, lui avoue qu'il se flatte même que dès ce jour les empressemens du Comte pour elle recommenceront & qu'il a fait remettre à Basile, par un Paysan, un billet imaginé

tout exprès pour inquiéter Monseigneur, auquel on n'a pas dû manquer de le rendre : la Comtesse craint qu'un semblable badinage ne soit dans le cas de la compromettre & d'avoir des suites fâcheuses ; mais Figaro lui répond des évènemens & fort. Restée seule avec Susanne, cette dernière lui apprend, qu'au lieu d'obéir au Comte en partant, le petit Page s'est caché & qu'il a composé une Romance pour sa chère Marraine, elle l'introduit ensuite, il chante en s'accompagnant de la guittarre les couplets si connus sur l'air de Marlbrough, qu'ils ont achevé de mettre à la mode ; cette Scène semble aux Critiques, présenter une situation d'autant moins conforme aux bonnes mœurs, que ce jeune homme, naturellement impétueux, doit se sentir encore excessivement exalté par les éloges que sa Dame & Marraine donne à sa voix & à ses talens, (car l'Auteur de cette Pièce ne manque jamais la plus petite occasion d'y faire son Panégyrique) & par les louanges que Susanne lui prodigue, jusqu'à envier la blancheur de ses bras : heureusement on sait que c'est une femme qui représente ce rôle inconséquent ; mais en revanche on en trouve moins piquante l'idée qui vient à la Comtesse & à sa Camériste de l'affubler d'une partie de leurs vêtemens ; Susanne va même en chercher dans sa chambre ; la Comtesse

ſeule avec Chérubin qu'elle continue d'arranger à ſa fantaiſie, trouve à ſon bras le ruban qu'il a pris à Suſanne, & qui vient d'elle; tandis qu'ils ont une diſpute enfantine, lui pour le garder, elle pour le ravoir, le Comte frappe à la porte de l'antichambre; il eſt ſurpris avec raiſon de ne la pas trouver ouverte; la Comteſſe cache le malin Page dans ſon cabinet de toilette, dont elle ferme la porte; elle ouvre enſuite au Comte qui n'a quitté la chaſſe que ſur les ſoupçons que lui ont fait naître les choſes que contenoit le billet que lui a remis Baſile; il interroge impérieuſement ſa femme & veut abſolument apprendre d'elle avec qui elle étoit; elle tergiverſe en diſant d'abord qu'elle étoit ſeule & convenant après qu'elle cauſoit avec Suſanne: pendant cette altercation l'adroite Caméririſte rentre par le fond & va ſe cacher derrière le lit; cependant l'étourdi de Page fait tomber un meuble dans le cabinet; le Comte veut voir qui peut y être & ordonne à Suſanne, ſi c'eſt elle, d'en ſortir ſur le champ, ce que la Comteſſe lui défend au contraire; le Comte furieux va fermer la porte de l'appartement des femmes, pour qu'on ne puiſſe échapper de ce côté; par bonheur il oublie de regarder dans la ruelle où eſt Suſanne, & moins fort ou moins adroit aparemment que le Marquis de Clainville

de la Gageûre, il lui faut une pince pour enfoncer la porte d'un cabinet de toilette, & afin qu'il ne manque rien à sa maladresse, il avertit le galant de sauter par la fenêtre, ce qui prépare un peu trop l'évènement qui va se passer; car de même qu'on ne doit pas mettre en récit une action qu'a vu le Spectateur, il semble puérile & superflu de lui annoncer celle qu'il va voir : dès que le Comte a emmené la Comtesse avec lui pour aller chercher la pince, Susanne court à la porte du cabinet, en fait sortir le Page qui l'embrasse, vole à la fenêtre & s'élance dans le jardin, tandis qu'elle prend sa place dans le cabinet dont elle ferme la porte : le prétendu saut périlleux de ce jeune téméraire, auroit, je crois, fait une très-vive sensation si l'on en eût été moins prévenu : d'ailleurs cet Incident a paru singulièrement hazardé, pour ne rien dire de plus. De retour avec le Comte, armé de sa terrible pince, la Comtesse, après avoir essayé, suivant l'usage, de le calmer sans être parvenue à déguiser entièrement son trouble, finit par tout avouer à son mari, se met à ses genoux & lui demande en pleurant la grâce de l'imprudent que son âge rend si excusable : non, répond-t-il, je le tuerai : tuez-le donc, lui dit Susanne, en sortant du cabinet, qu'il visite aussi-tôt, mieux qu'il n'a fait l'alcove; un

geste suffit aux deux femmes pour s'entendre; convaincu de son tort & de la fausseté de ses soupçons, il en demande pardon à la Comtesse & tombe à ses genoux à son tour. Alors Antonio entre par la porte de l'antichambre, qui probablement est restée ouverte & vient se plaindre que tous les jours on jette par cette fenêtre, qu'il montre, différentes choses, comme des *ordures*; que tout-à-l'heure encore on vient d'y jetter un homme qui lui a gâté plusieurs pôts de giroflées & s'est relevé en courant; on a trouvé le mot ordures ignobles. Figaro qu'avertit Susanne, dit au Comte que c'est lui qui vient de sauter; Antonio lui objecte qu'il lui a paru plus petit & moins gros, en un mot, tout semblable au Gringalet de Page. Comme c'est un Paysan qui se sert de cette expression, je n'en releverai point la trivialité; mais je ne puis passer à Figaro de dire qu'en sautant on se pelotonne; celle-là me paroît déplacée pour un homme qui a fait des Pièces à Madrid, & qui pis est, écrit des Journaux. Les Gens du Village, qui font dans cette Pièce la même chose que les chœurs dans celles des Grecs, viennent en foule prier le Comte de permettre qu'on chante à la Fête qui se prépare, des Vers sur la grandeur d'âme avec laquelle il a renoncé au droit du Seigneur; la Comtesse joint

ſes prières aux leurs & l'y fait enfin conſentir, quoiqu'il eût peut-être été plus convenable qu'il n'en eût rien ſçû qu'à l'inſtant de la Fête. Comme Marcelline a parlé à ſon Excellence de ſes prétentions ſur Figaro, il deſire faire aſſembler les Membres de ſon Tribunal pour juger cette Cauſe : un jeune Paſtoureau, nommé Grippe-Soleil, s'offre d'aller chercher toute l'enragée Boutique à Procès du Pays, ce ſont les termes dont il ſe ſert : le Comte ordonne à Baſile de l'y accompagner en jouant de la guittarre, & ſur ce que l'Organiſte y montre de la répugnance, le Comte le menace de le chaſſer, ce qui l'oblige à dire : *je n'irai pas me heurter contre un pôt de fer, moi qui ne ſuis..... Qu'une cruche,* interrompt Figaro. Cette cruche ne me paroît pas d'un meilleur genre que celle qui finit le premier Acte, & je ne vois pas à quel propos l'Auteur a ſemblé ſe plaire à repéter cette expreſſion, à moins qu'il n'ait prétendu s'aſſimiler à Piron, dont on connoît le bon mot : *j'aiguiſe mon eſprit ſur une cruche.*

Un de nos Journaliſtes, non moins avantageuſement connu par ſes Fables ingénieuſes que par ſes Feuilles, qui ſont fort recherchées, a répété à l'occaſion de cette Pièce, ce que Boileau diſoit de l'Aſtrâte de Quinault.

Et chaque Acte, en ſa Pièce, eſt une Pièce entière.

Cela paroissoit vrai, sur-tout aux premières Représentations, d'après l'excessive durée de chacun des Actes; mais réduits à une longueur beaucoup moindre par les coupures qu'on y a fait, à diverses reprises, elle n'excède plus actuellement le tems que doit remplir tout le Spectacle. Quoiqu'il en soit, on l'applaudit, on s'y porte, & c'est là le point capital pour l'Auteur, ainsi que pour les Comédiens. J'ai obmis de l'extrait des deux premiers Actes, les Scènes minutieuses qui terminent le second entre Rosine & sa Camériste; je ne crois pas non plus devoir vous détailler toutes celles qui commencent le troisième, dont la décoration est la salle du Trône, où l'on voit le Tribunal préparé; il y a cependant un Dialogue entre Figaro & son Maître qui lui propose de l'emmener en Angleterre à la suite de son Ambassade, & lui demande s'il sait l'Anglois, le Majordôme répond affirmativement: *avec Goddam*, dit-*il*, *on se procure tout ce qu'on veut à Londres; voulez-vous, par exemple, une bouteille de vin de Bordeaux, en disant Goddam, on vous sert une pinte de bierre. Avez-vous envie de manger un Chapon, vous n'avez qu'à dire Goddam, & l'on vous apporte un plat de Bœuf rôti.* Ces plaisanteries ne m'ont point paru dignes de l'esprit & de la gaieté qui devroient former le caractère de Figaro: je n'y

vois

vois que des phrases dans le style d'un Théâtre, fort au-dessous de celui sur lequel paroît ce personnage, qui doit toujours se souvenir qu'il est Poëte, & que la cabale seule a fait tomber ses Ouvrages; auquel conséquemment on ne peut supposer trop d'intelligence & de finesse. A la suite de plusieurs petites scènes fort courtes, & dans l'une desquelles le Comte propose des rendez-vous à Susanne, on voit arriver Marcellin & le Docteur son Avocat, qui sollicitent Dom Gusman-Brid'Oison, Lieutenant du Siège, de prononcer contre Figaro : ce Juge bégue & presque sourd, impatiente Marcelline, en lui répondant à rebours, au point qu'elle lui dit : *Quoi! Monsieur, c'est vous qui nous jugerez? Est-ce que j'ai acheté ma charge pour autre chose?* réplique-t-il. *On a grand tort de les vendre*, ajoute-t-elle, avec un soupir. *Vous avez raison*, reprend-il, *on feroit mieux de nous les donner*. Figaro vient à son tour solliciter le Juge, & lui dit, qu'*il n'a pas oublié de payer à Double main son Secrétaire & Greffier tout ensemble, l'extrait & le supplément;* il ajoute, que *c'est un animal vorace, qui mange à deux rateliers :* image que beaucoup de personnes ont trouvée d'autant moins convenables à la chose, que la chicane est plutôt représentée sous la forme d'un hydre insatiable que sous celle d'une

bête de somme, & qui d'ailleurs n'est qu'une injure, & n'a pas cette malignité qui devroit perpétuellement caractériser les discours de l'Auteur tombé. Le Comte entre & paroît étonné que le Juge soit en robe, sur quoi Dom Gusman lui répond : *la forme, Monseigneur, la forme ; tel tremble à l'aspect d'un Procureur en robe, qui se riroit d'un Juge en habit court.* On fait entrer l'Audience, Double-Main se place à sa table de Greffier, le Comte s'assied dans le fauteuil sous le Dais, Dom Gusman sur une chaise à sa gauche, & les Conseillers sur les banquettes, qui sont aux deux côtés ; le Greffier parlant du nez, se met à dire, *silence* ; l'Huissier répète en glapissant, *silence* ; on appelle deux causes pour la forme, & ensuite celle de Marcelline, comparante en personne, & ayant pour Avoçat le Docteur Bartholo, & Figaro plaidant pour lui même, nonobstant l'usage & la Jurisprudence du Siège ; Figaro dit alors qu'*il est impossible à un Avocat de mieux défendre sa cause que lui-même, qu'ainsi tout usage & toute Jurisprudence contraires, sont autant d'absurdités, les Avocats se permettant d'ailleurs beaucoup de discours inutiles ;* il veut commencer à plaider ; le Greffier l'arrête, en lui disant qu'*il n'est que Défendeur, & que c'est à Bartholo de parler ;* aussitôt le Docteur se met à pérorer ; mais le Comte, pour abréger

la procédure, demande si l'on convient de la validité du titre, Figaro avoue l'avoir souscrit, & ne veut le qualifier que d'une reconnoissance d'argent prêté, tandis que Bartholo soutient que c'est une promesse de mariage; on en fait ainsi la lecture: *j'ai reçu de la Demoiselle Marcelline de Verte-Allure, la somme de deux mille piastres fortes, que je promets lui rendre à sa première requisition, dans le Château d'Aguas-Frescas, ou je l'épouserai.* Le Docteur prétend qu'il y a, *& je l'épouserai*; Figaro niant le fait, on donne l'acte à Double-Main, qui dit, en le lisant, *& ou, il y a un pâté. Je sais ce que c'est*, dit Dom Gusman. Si j'avais l'honneur d'être Membre de la Magistrature, je crois qu'il me seroit facile d'obliger l'Auteur à gratter ce pâté. On sent, par la suite de la Scène, qu'il n'a laissé tomber exprès sur le mot essentiel de l'acte, que pour faire suspecter les Jurisconsultes de malversations & de connivences d'autant plus notoirement frauduleuses & frustratoires, que, quand le Greffier annonce qu'il y a un pâté, le Juge répond savoir ce que c'est; ce qui suffit pour indiquer clairement qu'ils ont concerté tous deux ce subterfuge; duquel il me semble que le tableau ne devoit nullement paroître aux yeux du Public, non plus que les subtilités pointilleuses de Bartholo & de son Adversaire, sur les diverses manières d'interpréter le

mot *ou.* Leurs Plaidoyers n'ont paru ſupportables que par l'adreſſe ſingulière avec laquelle ils ſont dictés; auſſi beaucoup de gens ont-ils trouvé que cet endroit étoit, quant au ſtyle, le mieux fait de la Pièce. Cependant, gardez-vous, Monſieur, dans celles que vous ferez, d'oſer entreprendre une Scène ſur le même plan : ce ſont de ces choſes où il eſt rare de réuſſir plus d'une fois, & puiſqu'après le Plaidoyer de Racine, on eſt parvenu, non ſans peine, à trouver dans un genre différent, les moyens d'en faire un preſqu'auſſi comique; perdez tout eſpoir, vous & vos Confrères, qu'on puiſſe jamais en faire adopter un troiſième aux Amateurs de Spectacles. L'événement de celui dont nous venons de parler, eſt que le Comte, après avoir long-tems *balbucifié* avec les Juges, comme dit Antonio, déclare que l'acte n'eſt qu'une reconnoiſſance de prêt, & condamne ſon Majordome au paiement, ou bien à épouſer la Demandereſſe. L'Audience ſort en même tems que le Jardinier, qui court inſtruire ſa nièce Suſanne de cette déciſion. Je ne vous obſerverai point que le verbe *balbucifier* ne ſe trouve dans aucun Dictionnaire, parce qu'il me paroît ſans conſéquence, étant dit par un Payſan; Marcelline s'applaudit du gain de ſon Procès, Bartholo l'en félicite, & Figaro ſe déſeſpère. Quelques interrogations du

Comte à ce dernier, amènent aſſez bruſquement une reconnoiſſance tragi-comique, ou plutôt qui n'eſt ni l'une ni l'autre, entre cet homme marqué d'une ſpatule à ſon bras & ſa mère Marcelline, qui dit au Docteur que c'eſt leur fils Emmanuel, enlevé & élevé par des Bohémiens, dont il paroît n'avoir pas tout-à-fait oublié ce qu'il avoit appris; Suſanne accourt, tenant une bourſe que lui a donné la Comteſſe, pour déſintéreſſer Marcelline; mais voyant que ſon Figaro l'embraſſe, elle lui donne un ſoufflet, le croyant infidèle; tout ſe débrouille, & ils redeviennent amis, hors le Docteur, qui ne veut point reconnoître le Barbier pour ſon Fils; enfin il ſe rend aux ſollicitations de Marcelline & de Suſanne; elles l'embraſſent, & tous ſortent d'un air joyeux. On a trouvé des choſes trop pathétiques pour une Duègne, dans ce que dit Marcelline à ſon fils, & ce dernier a paru ne pas y répondre d'une manière ſuſceptible d'en former le parallèle; beaucoup de gens ont même prétendu que l'Auteur ne lui faiſoit dire dans cette Scène que des longueurs & du rempliſſage, d'autant plus déplacé là, que c'eſt le ſeul endroit de la Pièce où l'on puiſſe trouver de l'intérêt, s'il y en a.

Le quatrième acte ſe paſſe dans un ſallon préparé pour le couronnement des Mariées, Suſanne & Marcelline, qui doivent enfin épouſer le Ma-

jordome & le Docteur. Le Comte ouvre la Scène avec un de ses gens appellé Pedrille, qui est en Courier, & auquel il ordonne de se rendre en toute diligence à Séville, d'y descendre à l'hôtel, & d'y savoir depuis quand Chérubin y est arrivé; ils entendent venir quelqu'un, & sortent chacun de leur côté. La Comtesse entre, sa Caméciste la suit, & cherche à la consoler de la tristesse qu'elle ne peut lui cacher; enfin elle lui fait part du rendez-vous que le Comte lui a proposé, la Comtesse est d'avis qu'elle l'accepte & lui dit d'écrire : *Chanson nouvelle, sur l'air* : qu'il fera beau ce soir sous les grands Maronniers! *Mais avec quoi cacheter*, dit Susanne? *avec une épingle*, dit la Comtesse en lui en donnant une : elle lui fait écrire au dos : *renvoyez-moi le cachet par Fanchette*. Ne vous étonnez pas, Monsieur, si je cherche a fixer votre attention sur cette epingle : de même que la Science des Mathématiques n'a pour base qu'un point imperceptible, cette Epingle se fait sentir, amène, prépare & cause tous les evénemens inouis, je dirois presque inconcevables, d'où naît le dénouement original de cette piece singuliere à tous égards : cependant n'allons point anticiper l'ordre des tems, & reprenons le fil chronologique qui nous devient aussi necessaire que l'étoit celui d'Ariane à Thesée, pour retrouver l'issue du Labirinthe. Susanne

& la Comtesse conviennent de charger l'innocente Fanchette cousine de la Cameriste & fille du Jardinier, de leur faire sçavoir la réponse du Comte. Elle vient avec ses compagnes apporter des fleurs à Madame ; le petit Page, mêlé parmi ces jeunes filles, est pris par la Comtesse pour une étrangere ; & pour lui faire honneur, dit elle, elle accepte son Bouquet & le baise au front ; le petit fripon dit à part : *Ce baiser-la m'a été au cœur.* Des personnages graves se sont avisés de trouver à redire à ce baiser. La Comtesse, selon eux, ayant voulu déguiser le matin ce jeune homme en femme & le voyant au Château chaque jour, n'a fait semblant de le méconnoître qu'afin de lui accorder la primauté sur toutes ces belles, preférant, disent-ils, Adonis aux Grâces : mais j'aime mieux imaginer que Rosine en cela n'est qu'une étourdie & qu'une évaporée, capable d'embrasser quelqu'un avant même de l'envisager : une seule réfléxion paroît s'opposer à ce que je presume, c'est que dans tout le reste de la pièce elle n'agit qu'en connoissance de cause & que d'après des motifs discutés & médités. Ce n'est pas la seule invraisemblance qu'on trouve en cet ouvrage, car c'est sur-tout à la fin que vous allez en remarquer. L'hommage des jeunes Paysannes est interrompu par le Comte qu'amene Antonio, qui a trouvé chez sa fille Fanchette les habits & le chapeau du

Page qu'il reconnoît & auquel il le met sur la tête; le Comte s'emporte, la Comtesse intercede, Fanchette demande qu'on la marie avec Chérubin à qui le Comte fait avouer qu'il a sauté par la fenêtre; Figaro qui survient & à qui cela est répeté, dit qu'il n'en a pas moins sauté & que quand Monseigneur, est en colere, on sauteroit une douzaine; il lui cite à ce propos l'histoire des Moutons de Dindenaut que Panurge fit tous sauter avec lui dans la mer en y en jettant seulement un. Figaro emmene tout le monde, ne laissant sur la Scène que la Comtesse & son époux, auquel elle demande en grace de pouvoir quitter la fête avec Susanne quand elle voudra, se trouvant un peu incommodée: la Céremonie s'éxécute & pendant que l'on chante les vers que Figaro a composé à la louange du Comte, sur l'Abolition du droit du Seigneur, il reçoit le Billet de Susanne, se pique le doigt avec l'épingle qui le ferme & la jette de colere: mais voyant l'invitation de renvoyer le cachet, il cherche cette épingle, la ramasse & l'attache à ses Vêtemens, ce que Figaro fait remarquer au Docteur & à sa mere en leur disant de son maître, *ah! c'est une drôle de tête!* A la fin du divertissement arrive Basile, ramenant Grippe-soleil & jouaut de la Guittarre; on ne sait pourquoi les Gens du Siége qu'ils étoient allé chercher, étoient arrivés un Acte entier avant eux, si ce n'est

que comme Basile n'arrive jamais que pour nuire & qu'il ne pouvoit s'y trouver plus à propos qu'en cet instant, il ne falloit pas le laisser revenir plutôt: mais ce retard n'étant nullement motivé, vous observerez en passant que c'est ce qu'on appelle une négligence dans la conduite d'une Pièce, de même que lorsqu'il y entre ou sort des Interlocuteurs sans aucune raison déterminante, ce que l'Auteur de celle-ci ne s'est pas moins permis dans presque tous les Actes. Figaro promet à sa mere de faire déchanter Basile & se met à l'injurier; au mot *Cuistre d'Oratorio*, l'autre répond: *Joc-Hey diplomatique*: *Insolens tous les deux*, leur dit le Comte, & c'est le seul des trois qui ait raison: car un bon Compositeur de Musique n'est pas plus Cuistre d'Orarorio qu'un Courier d'Ambassade n'est Joc-Hey diplomatique: ces mots ne forment que des sons, & n'ayant aucune signification, raisonnable, devroient n'être jamais employés: *Es-tu un Roi, pour qu'on te flagorne?* dit ensuite le Barbier à l'Organiste. *Souffre la Verité, Coquin, puisque tu n'as pas le moyen de payer des Flatteurs.* Cette Apostrophe n'auroit, je crois, que plus de sens & d'énergie, si au mot flagorner, qui n'est pas d'usage, on substituoit celui de cajoler & si l'on en supprimoit celui de Coquin, injure à laquelle on ne doit s'emporter qu'à la dernière extrémité. Leur dispute se termine par un raccommo-

dement ; la Comteſſe obtient du Comte la liberté d'emmener Suſanne ; elles ſortent pour aller changer d'habits enſemble ; cependant le Comte, qui entend Figaro dire à Grippe-Soleil d'arranger le feu d'artifice ſous les grands Maronniers, revient ſur ſes pas & ordonne que ce ſoit ſur la Terraſſe, puiſque la Comteſſe eſt incommodée. Figaro reſté ſeul avec ſa mère, s'émerveille de cet excès d'attention d'un pareil mari pour ſa femme qu'il néglige depuis ſi longtems. Ils ſont interrompus, après un Dialogue aſſez bienfait contre la Jalouſie, par Fanchette tenant une épingle & cherchant Suſanne pour la lui donner de la part du Comte. Figaro ne tarde guere à deviner le mot de l'Enigme & n'a pas de peine à le faire avouer à cette innocente, qui ſort effrayée & ſurpriſe de la colere qu'il n'a pû lui diſſimuler : alors il dit à Marcelline qu'il eſt ſaiſi de ce qu'il vient d'entendre ; ton cœur ſi ferme, lui répond-elle, n'étoit *donc qu'un Ballon, dont une piquure d'Epingle a tout fait ſortir* : mais elle l'exhorte envain, il s'en va, dans la réſolution de s'abandonner aux plus grandes extravagances que la paſſion puiſſe ſuggérer ; Marcelline reſtée ſeule, s'attendrit pour ſa bru future, & ſe promet de la préſerver de ce qu'elle auroit à craindre de ce fier, ce terrible & pourtant un peu nigaud de ſexe maſculin. Vous voyez par-là, Monſieur, combien une foible épin-

gle peut devenir une arme dangéreuse; celle-ci non-seulement a piqué le doigt du Comte outrageusement, & l'a fait s'impatienter de ce que les femmes mettent des épingles par-tout; elle a porté de plus une vive & profonde atteinte au cœur de Figaro, dont vous allez voir au cinquième Acte les suites inattendues, impossibles à prévoir, & qui par l'étonnante complication des incidens qu'elles produisent, ne laissent aucunement au Spectateur le tems d'y pouvoir réfléchir.

Ce dernier Acte commence à l'entrée de la nuit, au milieu d'un bois, en avant duquel sont deux pavillons, & vers l'enfoncement un bosquet, Fanchette vient se cacher dans un des pavillons, où Chérubin doit la venir joindre; à peine y est-elle, que Figaro paroît, enveloppé d'un grand manteau, & suivi de Basile, du Docteur, de Grippe-Soleil, & de plusieurs autres Domestiques, auxquels il promet avant peu de faire voir de belles choses; il déraisonne avec emphâse, dit l'un deux, & la voix sombre d'un Jaffier, dit un autre, saisissant aussi-tôt le bras de Grippe-Soleil, il le menace de le lui casser comme une pipe; expression d'autant plus singulière dans la bouche de Figaro, qu'il ne s'en sert que cette seule fois & qu'elle ne paroît pas faite pour un Auteur, encore moins pour un homme qui vit avec un grand Sei-

gneur, dans une ſorte d'intimité. Les Conjurés s'étant retirés, Figaro ſe rappelle toute ſon hiſtoire, depuis le premier moment, juſqu'à celui qui doit la terminer, il va même au-delà, diſant de lui-même, corruption, ſquelette, pouſſière..... Heureuſement l'idée de Suſanne le rappelle à la vie. Je n'ai pas le courage de critiquer ce monologue, quoique ſérieux & preſque monotone, l'Acteur qui le débite en tire un ſi grand parti qu'on ne peut lui refuſer l'attention la plus ſoutenue, & que ſi le coſtume comique ne rappelloit le genre de l'Ouvrage, on croiroit entendre un ſecond Sidney ſe préparer, de même que l'ancien, au terme inévitable ; mais comme il faut du bonheur & de l'Art pour captiver la patience des Spectateurs pendant un auſſi long morceau, peu d'Écrivains peuvent ſe flatter d'y réuſſir, & c'eſt, je crois, un haſard heureux entre mille chances oppoſées. Après cette Scène, Marcelline entre avec Suſanne & la Comteſſe, les deux premières ſe coulent enſemble dans un des pavillons, pendant que la Comteſſe avance; le Page qui traverſoit le jardin pour aller retrouver Fanchette, rencontre Roſine, & la prênant pour ſa Caméríſte, dont elle a les habits, il la courtiſe & va pour l'embraſſer, le Comte qui s'étoit doucement approché, donne un ſoufflet à Figaro, croyant le

donner au Page qui se sauve en riant; son Excellence propose ensuite à la fausse Camériste de le suivre dans un des pavillons; *sans lumière*, lui dit-elle? *nous n'y lirons pas*, répond-t-il; il lui donne en même tems une bourse & un diamant qu'elle accepte & l'entraîne avec lui; mais Figaro leur barre le passage, il va jetter son manteau dans le bosquet; tous deux lui ayant échappé pendant ce tems, il ne trouve, en revenant sur ses pas, que Susanne qu'il prend pour sa Dame, aux chagrins de laquelle il paroît d'abord prendre part, & s'offre ensuite de servir de tout son cœur à sa consolation & à sa vengeance. Le peu de personnes scrupuleuses qui vont aux Spectacles ont paru scandalisées de voir la nuit une femme consentir à un tête-à-tête sans lumière, & ont prétendu que l'expression *nous n'y lirons pas*, pouvoit faire demander à des jeunesses ingénues, qu'y feront-ils donc? La séduction que le Barbier tente auprès de la fausse Comtesse, leur a semblé plus contraire aux bonnes mœurs & d'un exemple fort dangereux malgré le correctif qui la suit : car Susanne bat son infidèle & le force à s'humilier devant elle; enfin elle lui pardonne, il est à ses genoux & lui baise la main, quand le Comte, qui s'étoit égaré, les surprend, & croyant voir sa femme, se met à jurer, *massacre*, *enfer*, *mort & damnation*;

mots aſſez bien choiſis pour un grand Seigneur, par où l'on voit que dans la colère, un Charretier & une Excellence ſe ſervent des mêmes juremens; Suſanne s'exquive & Monſeigneur ſe trouve entre ſon Majordôme & Pedrille arrivant de Séville à *étripe cheval.* Je ſaurai l'un de ces jours, non d'un Académicien, mais ſeulement d'un Académiſte, ſi cette expreſſion eſt uſitée, l'Auteur a ſans doute craint qu'elle ne fût obſcure, puiſqu'il a fait dire au même Perſonnage : *bien la peine de crever un cheval* ! Pedrille crie de toute ſa force, par ordre de ſon maître, tous les gens qu'avoit fait embuſquer Figaro paroiſſent, Monſeigneur leur ordonne de l'arrêter, on l'entoure; il envoie Antonio chercher dans un des pavillons la perſonne qui s'y doit être réfugiée; il en ramène ſa fille Fanchette; Bartholo y entrant à ſon tour, en revient avec Marcelline; Baſile y va chercher Cherubin avec lequel il en ſort; à ſon aſpect le Comte dit: *& toujours le Page endiablé !* Enfin le Comte en voit ſortir Suſanne qui vient, en ſe cachant de ſon éventail, ſe jetter à ſes genoux; tous les autres s'y mettent, excepté Dom Guſman; mais le Comte refuſe toujours de pardonner, en diſant : *non, y fuſſiez-vous un cent*; la Comteſſe ſort de l'autre pavillon & vient auſſi ſe mettre à ſes genoux, *au moins je ferai nombre*,

dit-elle. Anéanti de confusion, il la relève & lui demande pardon. *Monseigneur*, dit en se relevant son Majordôme, *une petite journée comme celle-ci forme bien un Ambassadeur.* Si vous m'en croyez, Monsieur, vous ne prendrez jamais une semblable licence dans vos Ouvrages, les hommes publics sont toujours respectables par leur rang, il en est même dont les qualités personnelles méritent encore une plus haute considération. Tout le monde étant d'accord, Basile félicite Figaro de son heureux mariage, & commence avec lui le Vaudeville, dont je ne vous dirai rien, ayant préféré, vû mon âge, la précaution de me mettre à couvert de la foule au plaisir que j'aurois eu, sans doute, de l'entendre & de voir le Ballet qui termine le Spectacle, quoiqu'on me l'eût dit fort agréable.

En attendant que nous puissions nous revoir, ne vous laissez point éblouir par l'étonnante réussite de l'Ouvrage que je viens de vous analyser, & qui, comme vous voyez, réunit à l'assemblage de beaucoup de genres opposés, celui des combinaisons les moins ordinaires, qu'on peut appeller un chef-d'œuvre unique; & duquel il seroit souverainement absurde de vouloir faire le pendant de quelque génie qu'on se sentit doué; d'autant plus qu'on seroit à coup sûr charmé de se venger

aux dépens de l'Imitateur des ſuffrages prodigués au premier Inventeur.

FIN.

